Hammes (Barbara), Ritterlicher Fürst und Ritterschaft. Konkurrierende Vergegenwärtigung ritterlich-höfischer Tradition im Umkreis südwestdeutscher Fürstenhöfe 1350-1450

Stuttgart, Kohlhammer, 2011, ISBN 978-3-17-021796-6.

Georges Bischoff

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/1663>

DOI : 10.4000/alsace.1663

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2012

Pagination : 364-367

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Georges Bischoff, « Hammes (Barbara), Ritterlicher Fürst und Ritterschaft. Konkurrierende Vergegenwärtigung ritterlich-höfischer Tradition im Umkreis südwestdeutscher Fürstenhöfe 1350-1450 », *Revue d'Alsace* [En ligne], 138 | 2012, mis en ligne le 01 octobre 2012, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/1663> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/alsace.1663>

et en particulier à la grande famille étichonide que K. W. consacre une très large attention. Adalrich, fonctionnaire royal de haut niveau, originaire de Bourgogne, perdit ses attaches bourguignonnes après le meurtre de Childéric II en 675. Lui-même, ses enfants et ses petits-enfants fondèrent Hohenbourg, Ebersheim, Saint-Étienne de Strasbourg, Honau, Murbach... Les Étichonides portaient le titre ducal, mais il est anachronique de parler de « duché » d'Alsace : celle-ci reste un *pagus*, soumis cependant à l'autorité d'un duc. La troisième génération des Étichonides, en particulier avec le comte Eberhard, marqua un net rapprochement avec les Pippinides, devenus entretemps la grande puissance du monde franc. L'Alsace, il est vrai, était devenue un enjeu important dans une politique franque à nouveau expansionniste, bien décidée à réduire les autonomies alémanique et bavaroise. Le duc Liutfrid tenta vainement de s'opposer à cette mainmise pippinide, mais y perdit son titre ducal et son pouvoir.

Le récit que donne K. W. de tous ces événements est clair et bien documenté. L'auteur connaît parfaitement toutes les sources, toute la bibliographie au sujet de l'histoire de l'Alsace. En annexe à son ouvrage, on trouvera d'ailleurs une liste commentée de toutes les chartes et de toutes les formules reprises par Bruckner dans ses *Regesta Alsatie*. Le choix de publier cette liste sur CD-Rom est un peu étonnant, alors même qu'il s'agit là d'un support en perte de vitesse, mais peu importe finalement : on dispose grâce à ce travail d'une sorte de mise à jour des *Regesta*, et c'est là l'essentiel. En revanche, l'auteur n'atteint pas tout à fait son objectif, qui était de faire l'histoire, non d'une région, mais de la représentation qu'on en avait. Il est resté trop prisonnier d'une tradition d'histoire basée sur les textes ; il a aussi trop peu réussi à s'ouvrir à des travaux français d'histoire du Haut Moyen Âge : les noms de Régine Le Jan ou de Philippe Depreux, par exemple, sont trop peu présents dans la bibliographie.

Il n'en reste pas moins qu'on dispose grâce à K. W. d'un beau panorama de l'Alsace jusqu'au règne de Charlemagne : qu'il en soit remercié.

Benoît-Michel Tock

HAMMES (Barbara), *Ritterlicher Fürst und Ritterschaft. Konkurrierende Vergegenwärtigung ritterlich-höfischer Tradition im Umkreis südwestdeutscher Fürstenhöfe 1350-1450*, Stuttgart, Kohlhammer, 2011, ISBN 978-3-17-021796-6.

Publiée sous l'égide de la Kommission für geschichtliche Landeskunde du Bade-Württemberg, l'ouvrage de Madame Hammes s'inscrit dans un courant historiographique particulièrement riche, centré sur la culture chevaleresque et la *curialité*, autrement dit, l'ensemble des relations

d'échanges, de création, de déférence produites par le prince et son entourage. Une historiographie dont la figure de proue est Werner Paravicini.

Ici, la question porte plus précisément sur une période qui passerait plutôt pour le creux de la vague, entre l'apogée de la chevalerie « classique », vers 1300 et ses derniers feux, dans la seconde moitié du XV^e siècle : Cette parenthèse s'inscrit entre la *Manessische Handschrift*, ce fabuleux recueil de textes et de miniatures à la gloire des *Minnesänger* et la fondation de l'ordre de la Toison d'Or par Philippe le Bon en 1430. La question centrale est celle de la survivance (*survival*) ou de la renaissance (*revival*) des traditions qui sont censées définir cette élite guerrière elle-même identifiée à la noblesse dans toute son étendue, du souverain au plus petit hobereau. En filigrane, on retrouve évidemment le thème de la reproduction tel qu'il a été martelé par Bourdieu et les siens. L'espace retenu correspond au sud-ouest de l'Allemagne, de part et d'autre de la Forêt-Noire et sur le Rhin, un ensemble tout à la fois hétérogène et cohérent, puisqu'il est un puzzle de territoires de nature très différente, en même temps qu'un écosystème nobiliaire (le terme *Adelslandschaft* employé par l'auteur suggère une notion de communauté, ou, plutôt, de reconnaissance mutuelle des membres de la noblesse). On y repère trois pôles, qu'on peut considérer comme des cours princières, celui du comte palatin, qui se focalise sur Heidelberg, celui du comte de Wurtemberg (qui s'étend à Montbéliard au cours de la période) et celui du margrave de Bade. Les interstices et les intervalles n'apparaissent pas comme des vides, mais s'inscrivent dans d'autres réseaux, notamment ceux des villes.

À l'instar de nombreuses dissertations d'outre-Rhin, l'ouvrage est construit comme un dossier à tiroirs.

Le premier volet est un état des lieux de ce qui constitue cette identité, plus spécialement sur les signes extérieurs de celle-ci. Il s'agit d'abord d'objets qui servent à affirmer ce statut : argenterie, bijoux, vêtement, équipement guerrier, de parade ou de chasse, tissus et tapisseries, reliques etc. La question posée ici est celle des supports matériels d'une *Errinerungskultur* qu'on pourrait interpréter comme un imaginaire mémoriel.

Ensuite, la mise en œuvre de ce dernier à travers des événements programmés, comme les tournois, la chasse, les fêtes, les réceptions, les réminiscences de la croisade, avec, à la clé, le rôle dévolu à ces manifestations.

Enfin, la production de mémoire par les monuments, au sens large – les monnaies, les sceaux sont, en effet, d'excellents indices de continuité ou de nouveauté –, la mise en image et en lignage par le biais de la généalogie. On frôle la thématique, mille fois ressassée, de la « communication » ou de la propagande.

Cette revue de détail est le préalable d'une démonstration fondée sur la comparaison des trois cours étudiées, en se focalisant, cette fois, sur leur mouvance. C'est ici qu'on mesure le rôle joué par le milieu nobiliaire et que l'auteur propose une typologie, qu'on retrouve dans sa conclusion : la relative précocité du Palatinat, bien que le règne du roi Robert n'ait pas été décisif dans l'avènement d'une cour « royale », la relative médiocrité – et le retard – du margrave qui règne à Baden-Baden, et le caractère hybride du comté de Wurtemberg.

De fait, on assiste à des situations très différentes selon les cas : Heidelberg est le centre de gravité de toute une région, tandis que les secteurs situés en amont, sur le Rhin et le Neckar, font plutôt figure de zones de basse pression. Ces conditions expliquent l'importance – voire l'émergence – de sociétés nobles, qui peuvent se substituer au prince pour promouvoir un « climat » de cour. Leur corollaire existe dans le champ politique.

Reste à savoir si le prince confronté à une telle concurrence est à même d'exercer son « leadership » : les stratégies mises en œuvre par les trois « princes » peuvent-elles se résumer à la formule pédagogique, selon laquelle le margrave exploite l'hostilité de la noblesse à l'encontre des villes, tandis que le comte cultive fédère les siens d'une même appartenance souabe et que l'électeur palatin s'impose par seule puissance ? La chevalerie du premier doit être lue en creux, celle du troisième, en relief, comme le meneur du jeu.

La dernière partie de l'exposé revient sur l'identité chevaleresque, qui se cristallise au tournant du XIV^e et du XV^e siècle dans le sens d'une héroïsation. On en retient l'idée d'une transition, qu'il faudrait peut-être étayer en faisant apparaître des générations successives au cours de cette période, somme toute, assez longue, qui va de 1350 à 1450.

La qualité de la recherche menée par M^{me} Hammes mérite d'être soulignée. La construction de l'imaginaire des trois dynasties étudiées bénéficie d'un beau corpus. Il est vrai qu'elle a été balisée par de nombreux travaux dont le modèle est fourni, entre autres, par Jean-Marie Moeglin. Pourrait-on appliquer la même grille à la vassalité de ces princes ? La sigillographie permettrait sans doute des statistiques intéressantes (p. ex. par la multiplication des cimiers, par les légendes mentionnant les titres, etc.), et la prosopographie mériterait d'être davantage sollicitée (elle l'est, en partie, pour reconstituer les entourages princiers). On pourra se demander si l'auteur n'a pas privilégié quelque cas bien délimités au détriment de ce qui fait la substance même de la chevalerie : des appartenances multiples et des réseaux plus complexes que ceux qu'elle met en évidence. En effet, à ces principautés si clairement discernables s'ajoutent d'autres lieux et d'autres moments au cours desquels s'affirme la chevalerie. Ainsi, quid des princes

de l'Église – au premier rang duquel se trouvent les évêques de Strasbourg, de Spire, de Bâle ou de Constance, et quid des cours nomades ? La noblesse urbaine n'est pas toujours en guerre contre les métiers au pouvoir dans les villes : elle peut s'y exprimer plus souvent qu'à son tour (l'exemple de Strasbourg est, sur ce plan, très révélateur, au moins jusqu'à la guerre de Dachstein, qui pourrait être réinterprétée dans ce sens). Enfin, quelle échelle adopter ? La région examinée par M^{me} Hammes est à la fois trop grande et trop petite – et elle en a parfaitement conscience. Existe-t-il des noblesses locales, régionales ? Y a-t-il une chevalerie autochtone – ce qui est loin d'être sûr ? L'articulation de ces deux concepts est au cœur du problème. Dans ces pays d'entre deux, où la Bourgogne est si proche, où les Habsbourg sont instables, et où la dynastie des Luxembourg ouvre bien d'autres horizons, la culture chevaleresque s'observe aux dimensions de l'Europe.

Georges Bischoff

XVIII^e-XIX^e siècles

MULLER (Claude), « *Vive l'empereur !* » *L'Alsace napoléonienne 1800-1815*, I.D. L'Édition 2012.

Après *L'Alsace au XVIII^e siècle*, puis *L'Alsace et la Révolution*, Claude Muller nous entraîne, tout naturellement, au cœur de l'Alsace napoléonienne, suivant le plan désormais classique en trois parties qu'il affectionne : la gloire de l'aigle, l'union du trône et de l'autel et la prospérité économique avec le bémol que représente la double invasion de 1814 puis 1815.

Napoléon Bonaparte (puis Napoléon I^{er}), est venu plusieurs fois en Alsace et surtout, voire presque exclusivement à Strasbourg (1797, 1805 séjour pour lequel on restaurera l'ancien palais épiscopal des Rohan, 1806, 1809 en avril et en octobre). Après cette date, ses déplacements, tous dictés pour rejoindre ses troupes en Allemagne emprunteront la nouvelle voie militaire de Metz à Mayence. Seule Marie Louis, accompagnée par la sœur de l'Empereur, fera encore escale à Strasbourg en mars 1810.

Les rouages du pouvoir vont se mettre en place, avec, entre autres, les préfets Félix Desportes (1802) puis plus tard Adrien de Lezay-Marnésia (remplaçant Henri Shée) en 1810. La police est confiée à Charles Popp, fondateur de la loge de la Concorde à Strasbourg. Plusieurs autres loges maçonniques voient le jour : la Vraie Fraternité à Strasbourg, la Triple Union à l'Orient de Wissembourg, la Concorde à Colmar, la Parfaite Harmonie à Mulhouse. « Ceux qui disposent du pouvoir tant politique qu'économique se retrouvent à la fois institutionnellement, à visage ouvert, et souterrainement dans les loges ».